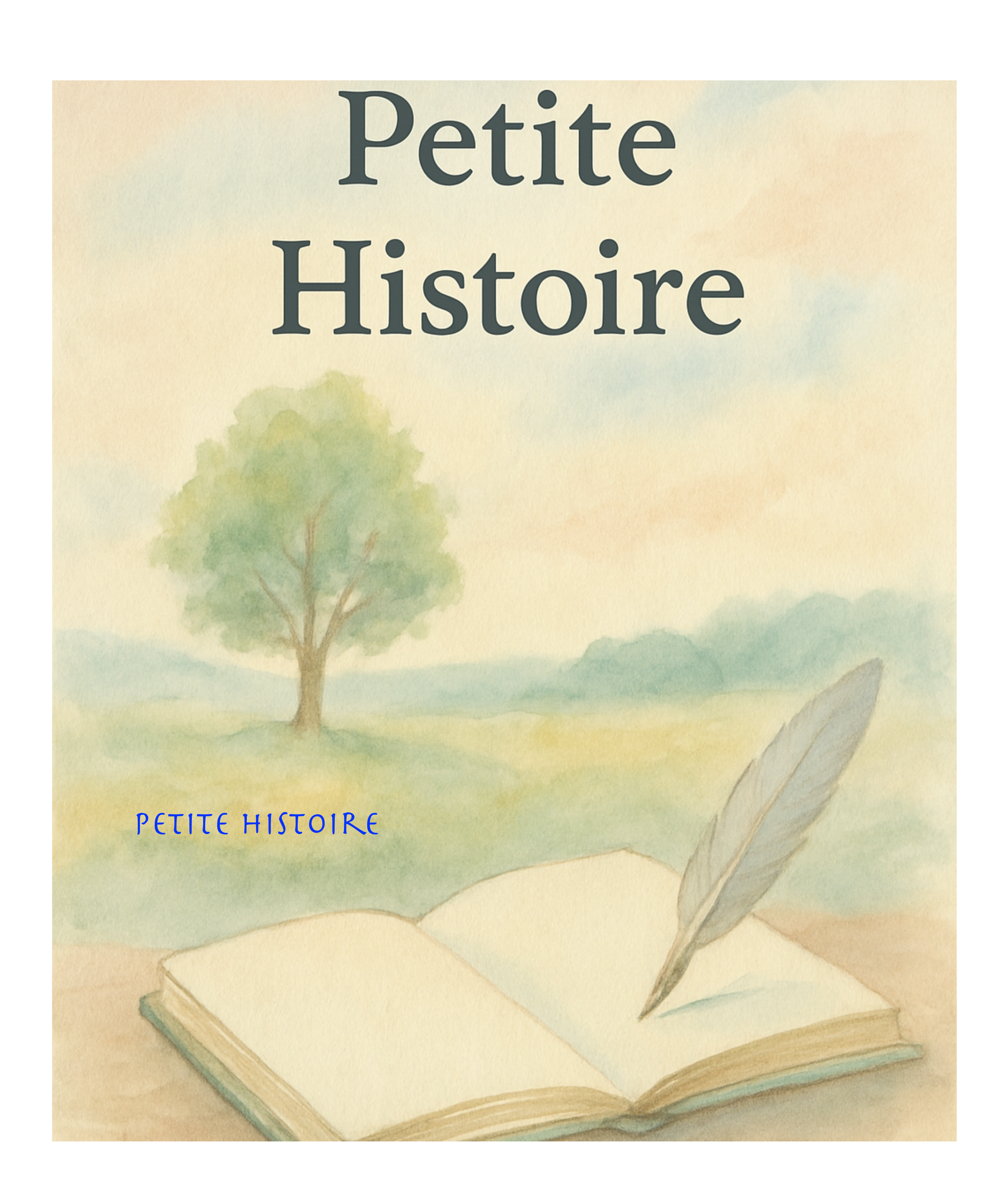

Petite
Histoire
PETITE HISTOIRE

Ce recueil rassemble une vingtaine de textes courts, ni vraiment des poèmes, ni tout à fait des nouvelles.

Ce sont des fragments narratifs, des instants vécus, observés ou traversés,
où l'ordinaire se mêle à l'invisible où l'extérieur effleure une présence intérieure.

Rien n'y est démontré. Tout est laissé à l'écoute de celui ou celle qui lira.

Je n'ai pas écrit ces textes pour convaincre, mais pour déposer.

Ils existent maintenant. C'est suffisant.

Petite Histoire – note d'intention

Je n'écris pas pour raconter la vie comme un fil organisé.
J'écris quand quelque chose vient interrompre le fil.
Un imprévu. Un trouble. Une fêlure ou une joie imprévisible.
C'est là que l'écriture commence.
C'est là que la vie, parfois, se met à dire autre chose.
[…]

———

🧣 L’écharpe de laine

L’écharpe de laine s’est envolée de mon cou. Une jeune fille l’a laissée tomber sur le sol. Je l’ai ramassée pour la lui redonner, je l’ai cherchée, mais elle avait disparu. Sa couleur est grise, comme celle des premiers ciels de printemps. Un rouge apparaît vivant sur le noir renaissant. L’écharpe de laine est accrochée à mon portemanteau. Je suis pieds nus. De la tête aux pieds, je suis une identité. Je m’identifie à l’autre partie de moi-même ; je la suggère féminine, pour qu’elle reçoive le masculin dans l’éphémère du tableau que je regarde.

Je me prends en photo dans le miroir de la glace, près des bulles d’air de l’aquarium, aux poissons d’eau froide. J’aime la multitude des autoportraits de Rembrandt, de Dürer, d’Hollande et d’Allemagne, d’une certaine époque et d’un certain siècle, que je compare à l’art italien.

🏚 La maison abandonnée

À la maison abandonnée, au bord du chemin de fer, la porte d'entrée et les volets sont remplacés par du plâtre ; mélange subtil d'eau et de poudre blanche.

Il y règne un calme absolu, dérangé uniquement, toutes les dix minutes, par le passage de la locomotive électrique transportant ses voyageurs…Je viens pour le silence que je ne trouve pas ailleurs, pour lire, et pour essayer de devenir un lecteur qui comprend ce qu'il lit.

Je me rappelle ce livre. C'est un volume que j'ai en main, acheté d'occasion : les Cahiers de Charles-Augustin Sainte-Beuve, un critique contemporain de la littérature du XIXe siècle, que j'aime particulièrement.

Quelques années passent, je reviens. La maison est partiellement restaurée pour accueillir quelques SDF en voie de réinsertion. Je me retrouve alors face à face avec un des locataires.

Surpris tout d'abord, il est sur ses gardes. Enfin, après un moment, nous parlons de la pluie et du beau temps. Nous avons un point commun : nous ne croyons pas au phénomène de la réadaptation sociale. Nous sommes inadaptés à la façon dont va le monde.

⛅ Une autre éclaircie arrive

C’est un jour chargé de nuages. Il pleut quelques gouttes. Je vais me ressourcer dans un parc, en lisière d’une forêt. À la première éclaircie, je sors mon carnet. Je m’assois sur un banc.

Quelques promeneurs viennent du bois ; je griffonne quelques mots.

Soudain, le ciel s’assombrit. Je sens que la pluie va tomber. Je me lève ; il pleut déjà. Je prends à vive allure la direction de la sortie.

Voyant que la pluie s’intensifie et passant devant un kiosque à musique, je change de trajectoire. J’y trouve refuge. Là, je me retrouve nez à nez avec un gars.

Cinq minutes plus tard, on discute. Je lui parle de poésie. Il s’enthousiasme et me clame un de ses poèmes, écrit autrefois. Il me demande, avec insistance, de réciter le mien.

Je sors mon carnet, et je déclame celui que je viens d’écrire.

Il est étudiant, il veut devenir professeur de dessin., Je suis poète, à l’avenir incertain.

Une autre éclaircie arrive. Ensemble, on part. On s’échange nos coordonnées.

C’est la première fois que je lis un poème à haute voix dans un kiosque à musique dominant une vallée.

🛏️ 4. **Le mari de la dame anglaise**

Ce matin, chez une vieille dame anglaise, j'ai fait le ménage et refait le lit de son mari que j'ai assisté jusqu'à la fin de sa vie, fortement annoncée.

J'en profite pour ne pas mâcher mes mots, pour être franc et direct. J'ai même voulu lui offrir mon petit livret de quelques poèmes en vers libres et en prose.

Il m'a remercié, mais m'a fait savoir qu'il n'avait plus la concentration nécessaire pour lire.

Sa chambre est son bureau. Il y a un petit lit pour les siestes de l'après-midi, Montaigne à cheval dans la bibliothèque, des auteurs classiques, les biographies de Mendès France, du Général de Gaulle par Jean Lacouture, et des livres de Jacques Attali, entre autres ouvrages.

Au premier étage, des livres en langue anglaise que je parcours du regard.

Le matelas de son lit est de laine et inconfortable. C'est celui de sa mère. Il a mal au dos pendant des jours. Patricia, sa femme — la dame anglaise — en a commandé un autre, mais il est arrivé quand il était déjà à l'hôpital. C'était au mois d'août ; il y avait peu de personnel pour la livraison.

Je suis heureux de savoir que le peu que je lui ai apporté lui a fait énormément de bien. Je lui ai seulement rafraîchi le visage.

📖 5. Aux instants non inscrits

Aux instants non inscrits dans le cahier des pages, la nostalgie me gagne. Une profonde tristesse se pose en moi. C’est comme dans les moments de joie.

À la source de la vie, de l’eau, je bois. Je marche sur les parterres fleuris que j’imagine dans les lieux sans âme. Lire et écrire prennent alors toute l’importance de l’infinitude.

Il se rafraîchit

Sur la route de la ville (l'herbe pousse entre les pavés),

il prend le chemin des champs (des cailloux blancs pour la nuit) ;

champs, chant, chantefable !

Un oiseau se pose sur sa paume.

Dans la rue de cette ville (le goudron fume sous la chaleur),

il prend le chemin des dames (des cailloux bleu nuit pour le jour) ;

dames, dame, damoiseau !

Par monts et par vaux, d'un pas vif, alerte et vaillant,

il traverse la clairière et coupe un brin de muguet à l'intention d'une dame

(en veux-tu en voilà, ils et elles, sont-ils beaux ?) ;

c'est un damoiseau qui a traversé les âges en oubliant un moment sa vie nocturne et citadine.

Dames, dame, damoiseau ;

il se rafraîchit d'une goutte d'eau qu'il imagine portée à son large front.

Le blond et le brun

C’est par un cousin éloigné que j’ai rejoint ce groupe.

Lorsque nous étions jeunes, nous fréquentions les mêmes camarades, ou plutôt ces fréquentations étaient devenues les miennes. Les quelques camarades que je m’étais faits moi-même étaient de passage, au gré des changements d’établissements scolaires que j’approchais.

Comme tous les jeunes de notre âge, nous étions attirés par le sexe opposé. Nous fréquentions donc les endroits où il était possible de flirter. J’étais toujours vexé qu’on me dise non quand je faisais une tentative de rapprochement intime. Un jour, mon cousin s’est lié avec une jeune fille un peu plus âgée que nous.

Nous formions une bande de jeunes gars très sensibles, à la mode, et les petites amies des uns et des autres fréquentaient le groupe. Je suivais la bande, tout en ayant la plupart du temps la tête ailleurs. J’étais un peu à part, rêveur.

Patricia Mortefontaine — un nom et un prénom que j’invente à l’occasion — tenait un commerce de bijoux fantaisie dans une ville voisine de celle de mon enfance.

Lorsque je pense à mon enfance, malgré le plaisir que son souvenir me procure, je ressens une certaine tristesse.

Un jour, Patricia m’appelle pour que je la remplace quelques heures à la boutique. Je m’y rends un peu en avance pour que nous puissions parler tranquillement.

On reparle des vacances qu'on a passées ensemble sur la Côte d'Azur.

Je sais que Patricia aime les gars de type napolitain, les bruns. Elle me l'a dit.

Elle me parle d'un chanteur à la mode qui habite dans le quartier et qu'il n'est pas rare de voir circuler dans une grosse limousine américaine. C'est un client à elle, un chanteur de charme.

Mon étonnement vient de l'admiration qu'elle lui porte, alors qu'il est loin de l'archétype qu'elle m'a décrit et qu'elle apprécie : en effet, c'est un blond de type nordique.

J'ai enfin lu Le Rouge et le Noir de Stendhal

J’ai vingt-cinq ans. Je commence seulement à aimer la lecture.

Au centre Georges-Pompidou, sur une étagère, je tombe sur un livre de Charles Bukowski. Je le lis d’une seule traite. Je rentre chez moi. Je commence à boire des bières. Je lis tous ses bouquins en quelques mois.

Je n’arrive plus à lire autre chose. Je suis ému.

Je ne peux pas partager ce plaisir avec ma petite amie.

C’est une étudiante américaine qui fait ses études à la Sorbonne. Elle prépare une thèse sur Le Rouge et le Noir de Stendhal, que je n’ai pas lu.

Elle ne comprend pas pourquoi j’aime les livres de Charles Bukowski.

Je ne suis pas content qu’elle ne l’aime pas, parce que je l’aime.

Elle est choquée par le langage. Elle dit que c’est vulgaire.

Pour la choquer un peu plus, je lui pète non loin de son nez.

Depuis, un an est passé. Elle est retournée chez elle.

J’ai eu un peu de peine. Mais j’ai enfin commencé à lire Le Rouge et le Noir de Stendhal.

J’attends Mathilde

La température est chaude. Je marche. Je m’assois sur un banc.

Je m’expose quelques instants aux rayons du soleil. Quelques jeunes du quartier des HLM jouent à la balle.

Je reviens à l’ombre, choisir un autre banc. Livre en main, je lis quelques pages d’un roman américain.

Soudain, une jeune fille passe avec un pigeon dans ses bras. Il vient de recevoir du plomb. La balle lui a traversé le corps, mais il vit encore. Il n’est pas en danger de mort.

Je me renseigne. La fille me dit qu’elle va voir les pompiers : il y a urgence.

Je relis quelques pages du roman. Je pense à Mathilde que je dois revoir demain.

On s’est fâchés la semaine dernière pour une histoire de jalousie. Je l’ai blessée, elle m’a blessé, on est fragiles.

Une heure passe. C’est le début de soirée. Je me lève pour regagner mon appartement.

Je revois la jeune fille qui revient. Je prends à nouveau des nouvelles. Les pompiers ne peuvent rien faire pour l’oiseau. Il faut qu’elle aille au commissariat du centre-ville. Ils vont faire le nécessaire.

Tout a l’air de se finir bien. La semaine a été agitée et troublée, une autre commence par un violent orage, le soleil est parti : j’attends Mathilde.L’homme portait un chapeau

Depuis 88 et mon voyage aux Antilles, sous les îles du Levant, lentement, je me suis marginalisé : mon âme en est la cause.

C’est elle ou moi, ou les deux, elle et moi, je ne me rappelle plus.

Quatorze ans plus tard, un 31 décembre, pour passer le cap de la nouvelle année, je décide de rejoindre la capitale. Je cherche alors des bars ; je me demande ce qui est le mieux, pour l'ambiance.

Dans le sixième arrondissement, je choisis un pub irlandais. C'est plein. Tout le monde boit. Je vais au comptoir, mais personne ne veut me servir : c'est une soirée privée, je ne suis pas invité.

Une heure passe à marcher, je pense entrer « Aux Deux Magots » ou au « Café de Flore » mais ma mondanité m'en exclut. Finalement, j'entre au « Bonaparte », c'est délicieux. Il y a des Japonais, des Japonaises et des Belges. Je suis silencieux, je bois des bières et j'observe, quand soudain, une Américaine vient à moi. Nous parlons de suite.

Elle boit un kir à la pêche, je lui offre un verre de vin blanc. Un autre couple, allemand, vient à notre rencontre. L'homme porte un chapeau. C'est amical et chaleureux.

La nuit passe. Mon Américaine et moi sortons. Nous échangeons nos adresses : une adresse en net.

Elle me promet qu'elle m'écrira. J'y crois comme d'habitude. Je lui envoie des poèmes, mais rien à faire : sa promesse s'est envolée.

L'année 2003 finit, celle de 2004 est une autre histoire à suivre… Je suis au mois de janvier 2005.

Au jardin du Luxembourg

En trois mois, je suis allé trois fois au jardin du Luxembourg.

Une fois pour visiter une exposition des peintures de Botticelli, une seconde afin de relire mes manuscrits, puis une troisième pour un rendez-vous amical avec une jeune femme connue virtuellement.

Les deux premières sont à l'automne, la troisième en hiver ; le Jardin a alors changé d'allure.

Quand je pense à ce parc, je me souviens des soirs d'été aux alentours du kiosque à musique du jardin du Luxembourg.

Quand j'évoque ce jardin, je pense au pont de la Grande-Duchesse Charlotte — qui fut duchesse souveraine de 1919 à 1964 — à l'occasion d'un voyage fait à la belle saison dans la ville portant ce nom.

Lors de l'exposition, il y a de l'affluence ; une longue file d'attente se forme le long du mur du petit musée.

Je regarde à droite, à gauche, quand, de la queue, sort une jeune femme qui me regarde.

Depuis un certain temps, il n'est pas rare que les femmes se retournent à mon passage. Ce n'est pas que ça m'enchante, ni une invention de ma part, mais juste une constatation qui parfois me gêne : être éternellement incognito, juste regarder afin d'observer, me convient.

Visite, contemplation des peintures de Botticelli ; nous nous sommes parcourus, elle et moi, un moment du regard.

Elle est accompagnée de sa mère et de sa petite sœur. Dans un détour de la galerie, je la perds de vue. C'est fini.

Je passe alors par la librairie afin d'acheter une affiche : celle de la Naissance de Vénus (qui a la particularité de m'émouvoir), que je choisis dans un format court.

À la deuxième promenade, j’ai mes tapuscrits dans un porte-documents, et je me fais une joie de m’asseoir à l’ombre d’un arbre, dans un endroit en retrait, à l’abri du passage.

Cela fait dix ans que je ne m’occupe plus d’envoyer et de corriger mes manuscrits dans l’intention d’être publié.

Je pense que ma production est difficilement publiable, peut-être pour des raisons commerciales ou idéologiques. Doute et certitude : je n’en sais strictement rien.

L’important pour moi, en ce dimanche, c’est cette nouvelle aventure que je tente.

À la troisième sortie, je pense que mon rendez-vous ne viendra pas, mais après un moment, je la vois.

Nous nous présentons en quelques mots, c’est drôle et inattendu.

Nous semblons très attentifs l’un envers l’autre.

Ce jour-là, il pleut des cordes. Nous nous sommes abrités sous un porche pour discuter des relations virtuelles.

Nous marchons et passons à côté du Panthéon, où il y a la foule, pour rejoindre le cinquième arrondissement.

Nous buvons quelques bières. La nuit tombe sur la ville. Je manque d’affection, elle semble souffrir de solitude.

Elle choisit son bar : une sorte de pub anglais, situé dans le quartier de la Contrescarpe, au mobilier de bois.

On peut y entendre de la chanson française. Elle connaît bien le patron et me le présente brièvement.

Une bière et nous sortons pour faire le chemin inverse.

Au Panthéon, la foule s'est volatilisée. Elle est entrée dans le bâtiment, nous la rejoignons : c'est à l'occasion de l'entrée du corps d'Alexandre Dumas.

Elle prend mon bras dans le sien, je lui prends la taille. Nous faisons le tour à l'intérieur, puis elle m'accompagne jusqu'à mon véhicule pour un au revoir définitif.

C'est l'hiver, et le beau jardin du Luxembourg, à l'heure habituelle, referma ses portes. Mon histoire aussi.

Un jour ordinaire

Quatorze heures, c’est un jour de pluie comme il en arrive souvent, dans nos régions. Je suis aux abords d’une belle et grande ville située à une centaine de kilomètres du centre de l’Europe d’alors. Je décide d’aller prendre l’air, pour je ne sais plus quelle raison.

Ce qui me surprend, au demeurant, c’est la vitesse à laquelle les gens marchent.

C’est l’éternelle et fondamentale question qui me vient à l’esprit : suis-je normal ? Sont-ils fous ? Qu’est-ce que la normale ? Sont-ils normaux ? Suis-je fou ? Je n’arrive pas à comprendre.

Où est donc passé “or ni car” ? Est-il de ce côté ? Est-il de l’autre ?

Question sans réponse ou réponse sans question, libre à vous de choisir.

À ce moment, la seule certitude que j’ai, c’est que le jeudi est un jour ordinaire sans histoire.

À Chatou, un jour du mois de mars de l’année 1990.

Le téléphone sonne

Je reviens des Antilles où je suis resté un certain temps. J'ai un mal fou à me réadapter au rythme de la grande ville : deux mois sont nécessaires. J'ai des dettes, je dois beaucoup travailler…

Le téléphone sonne ; c'est une ex-relation professionnelle qui m'appelle pour un extra chez un particulier habitant dans les quartiers huppés. Je dois servir une dizaine de personnes. Il faut être deux : un en salle, l'autre en cuisine. Je suis seul ; je n'ai pas l'habitude de servir chez les particuliers. Je suis alors plutôt un maître d'hôtel de restaurant (service à la carte) et de banquet (menu fixé à l'avance).

La différence entre les deux services est grande : d'un côté, nous avons une question de rentabilité ; de l'autre, une question de protocole et de distance à préserver. On ne peut se permettre dans ce dernier cas de s'amuser. Or j'aime pratiquer l'humour avec les clients, c'est souvent nécessaire.

Un prince et une princesse font partie de l'assistance. Ils sont responsables, je pense, de ma présence. Lors de la préparation du repas, mon employeur pour un soir me prévient :

— Vous savez, ils sont très à cheval sur le service. Faites très attention, ils vivent en permanence avec des domestiques !

Mon employeur est dans tous ses états. Je le sens tendu et contracté. Sa femme et lui m'expliquent l'ordre du service. Cette dernière participe avec moi à la préparation de la mise en place. Ils sont de nationalité libanaise et demeurent charmants. Ils n'ont guère l'habitude de recevoir des gens « étiquetés ».

Je trouve la situation drôle. Je fais du mieux possible. Je renverse tout de même à deux reprises de la sauce sur la moquette…

La soirée s'achève, le prince et la princesse quittent les lieux ; c'est fini. Mon employeur d'un soir et moi sommes soulagés.

Connaître je

Assis sur mes water-closets, je lis un article du National Geographic sur l'Afrique. Je tourne la tête et pense à un vieux vêtement accroché derrière la porte. Un adolescent me l'a donné, à l'époque où j'étais enfant et que j'habitais rue des Champs.

Chaque objet, qu'il soit pratique ou décoratif, a son histoire. Celui-là est usé, troué, mais je l'ai conservé. Sans doute pour cette raison : il me rattache à une part de moi-même. En pensant à lui, vingt ans plus tôt ou vingt ans plus tard, je me souviens d'avoir revu celui qui me l'avait offert. C'était aux Antilles. Il était devenu mécanicien dans une compagnie aérienne.

Là aussi, je me trouvais. C'était une île sous le vent — celle où naquit Alexis Léger, le poète Saint-John Perse. Je ne le connaissais pas encore. J'étais venu pour d'autres raisons. Je vivais pauvre, comme les pauvres, puisque je l'étais.

La population était majoritairement noire. En tant que blanc — béké ici — j'étais entre deux eaux : suspect pour les uns, trop distant pour les autres. Je ne me reconnaissais ni dans leur regard, ni dans leurs attentes.

Je n'avais jamais mangé et bu autant que ce soir-là, depuis plusieurs mois. La terrasse donnait sur un stade. Nous avons parlé de tourisme — un domaine dans lequel j'espérais trouver un emploi.

Ils n'étaient pas cultivés au sens académique. Ils ne connaissaient rien à ces histoires de couleur de peau, aussi opposées que blanche et noire, qui m'avaient habité.

Le Livre de la Jamaïque de Russel Banks, que je lis en ce moment, me remet en mémoire mes fréquentations de jadis. Je me souviens d'avoir discuté avec plusieurs rastafaris.

« Connaître je » était leur vision commune, et entrait toujours dans leurs considérations ; elles étaient principalement religieuses, en relation avec les « ancêtres ».

Idéalement

Près de moi, l’amour est un compagnon des nuits enchantées. Quelques rides se sont creusées à mon visage, laissant passer l’eau des sources cristallines.

La femme est une jeune fille qui ne se maquille pas, en des formes harmonieuses. Sauvage et rebelle, sa voix parle aux enfants des couleurs. Elle côtoie la mélodie des oiseaux.

J’ai passé du temps avec moi-même à chercher l’impossible, pour partager le fruit de mes recherches, de mes découvertes : découvrir est un enchantement perpétuel.

Se sont posées sur mon âme, à la flamme de l’esprit, toutes les identités du monde : s’oublier un instant totalement, c’est vivre avec l’autre ce qu’il y a à vivre.

Le monde en soi est comme un gant de soie qui se retourne pour se distiller dans l’univers de l’amour tout entier.

Un enfant est un poète venant de l’autre monde, un monde étranger aux apparences où ce qui nous habite plus ou moins se sacrifie au profit de l’autre, pour le faire progresser.

Cet enfant, fruit d’un amour hérité, vivra encore en lui quelques temps ; le temps de se poser sur ses deux jambes pour faire un pas en avant.

Je suis celui-ci, idéalement, qui s’est civilisé, qui a grandi pour tenter de faire partager ce qu’il y a à vivre.

La matière vivante est un bouillonnement de la vie intérieure qu’on aperçoit en dehors, dans un sentiment éprouvé et ressenti. Elle est un bourgeon du printemps, une fleur qui étouffe un insecte volant de ses pétales blancs.

Charmante et enivrée de parfums éthérés, elle prend le temps de vivre en vivant intensément.

Près de moi, le fruit de l’amour est un enfant qui naît. Mon monde rejoint le sien quand je suis disponible. Il s’en souviendra lorsqu’il grandira et que je serai parti.

Formellement, il n’est pas de la prosodie, c’est un poème vivant. Ses sons ne riment pas, il répète ce qu’il entend sans tout d’abord comprendre.

Je reviens de l’amour. Je suis le fruit d’un amour passager qui, en un instant seulement, s’est mélangé à un liquide sucré et salé qui poursuit sa destinée, comme un enfant africain mourant en quelques jours.

L’autre soir, un homme m’a offert son dernier souffle. Sa dernière respiration.

Ce vieux monsieur, atteint d’une maladie incurable — une maladie qui n’aura jamais le droit d’avoir son téléthon parce que les cas sont trop rares — m’a claqué dans les bras, alors que j’allais le mettre au lit.

Dans la nuit, il est parti, quand je l’ai quitté. Ce n’est que le lendemain que j’ai appris qu’il était mort.

Au moment de le quitter, il ne m’avait pas fait de clin d’œil, comme d’habitude, et je ne l’avais pas remarqué, avant d’aller m’endormir pour la nuit.

J’ai trop de choses à dire. J’ai parfois choisi de me retirer en restant contemplatif de ce qui m’entoure.

C’est une image poétique, une carte postale vivante : de l’eau qui passe sous un pont, un vieux bateau qui avance à la force du vent ; un couple de cygnes qui ne se sépare jamais en veillant à la béatitude de ses petits.

L’amour, c’est probablement ça : cette dernière image, la tentation d’un bonheur à partager pour le perpétuer.

Ce matin

Ce matin, je lis quelques petits textes de Christian Bobin. Ami de la poésie, l'enchantement est simple, j'en ai la certitude. Du balcon, j'observe les branches des arbres se pencher au gré du vent. Les arbres sont nus. Cet hiver est long, très long. Il est question d'Hélène. Je me souviens d'Isabelle, au jardin d'enfants. Celui dont on avait la charge remplissait des seaux d'eau pour une amie à lui.

Ce matin, j'écris une lettre à une inconnue originaire de La Réunion.

J'observe une nouvelle variété d'oiseau à moitié sauvage dans l'île des Ibis. Le vieil hôtel va être démoli pour un théâtre de verdure.

La délicatesse d'un homme qui écrit est rare. Les gens instruits pensent que c'est le faiseur de phrases qui fait la littérature. Ce que je pense, c'est que ce qui s'écrit dans la phrase fait sens.

Ne pas se soucier de la phrase, c'est penser à ce qu'on écrit en elle et avec elle. L'écriture est une exigence dans l'emploi que l'on fait de son temps.

Tout vient de la matérialité que l'on extrait de son écriture. Je parle rarement d'écriture, parce que les gens que je fréquente n'y attachent aucune importance.

Je leur donne raison, je les aime vivants.

J'en reviens à Christian Bobin: l'intellectualisme dessèche. L'imagination égare. L'intuition laisse toujours parler son cœur, dans des choses simples et non simplistes que l'on écrit.

J'attends le printemps. Je regarde les ciels dans les saisons et je consomme des pommes et des poires pour de vrai.

D’un roman à l’autre

Cette année, j’ai reçu une carte postale me souhaitant une bonne année. Rien d’extraordinaire, sinon que l’expéditrice m’était inconnue.

J’ai répondu à une annonce qu’elle avait rédigée dans un hebdomadaire.

Si je le raconte, c’est parce que ce geste, sans intention particulière, m’a touché. D’ordinaire, je ne souhaite jamais de « bonne année » puisqu’il est évident qu’il m’est impossible d’en souhaiter une mauvaise.

Ce lundi, c’est le premier jour du printemps. C’est la nouvelle année de la nature, à laquelle je me sens lié. Les oiseaux commencent à se réveiller. L’hiver a été long.

Au premier jour de mars, il a neigé. En m’abonnant à cet hebdomadaire, j’ai reçu une montre Lip, une réplique de celle de Saint-Exupéry, celle qu’il a perdue en mer.

Rien d’extraordinaire à cela, si ce n’est que ça fait des années que je n’en porte plus.

Sur le chemin que j’emprunte chaque jour, je chante des mélodies avec des mots qui me viennent sur le moment. Je lis, au soir, des romans autobiographiques ou des autobiographies en forme de romans. Le domaine du roman est vaste et ne se termine plus, ou de moins en moins, par « ils se marièrent et eurent des enfants ».

La vie que je vis est à tout point égale à celle d’un roman.

Je n’ai pas fini d’écrire, et je ne sais toujours pas si je me marierai un jour en ayant des enfants.

Si c’est un bon roman, il sera vrai, et finira certainement ainsi.

Alors — et alors seulement — j’en commencerai un autre.

À votre passage

Ces cris d'enfants qui jouent, tandis que j'observe le ciel dégagé, assis sur mon banc, sont rassurants.

La communication chez les grands a cessé dès les années soixante avec les écrans à tube cathodique, mais a repris, pour se déformer désormais, derrière nos écrans plasma reliés à de multiples sources.

Je n'échappe pas au phénomène, puisque ma vie dépend en partie des autres connexions.

La douceur des jeunes filles semble devenir rare aujourd'hui dans les SMS des téléphones portables.

Le sens de la poésie se dissout dans l'émoi d'apparences maquillées par les modes.

Les klaxons des automobiles sont une agression permanente non agréée par le code de la route.

Les violences se transmettent par de multiples canaux et traversent les pays. Si je vous parle, jeune fille, dans la pénombre du soir,

c'est pour vous apercevoir sous un nouveau jour — un avenir que je représente en pensées, parmi toutes celles qui vagabondent dans le monde.

Vous souriez en toute innocence, et vous soufflez sur des bulles de savon.

Voici l'automne. Le tonnerre tonne. La vie est-elle monotone ?

C'est par un matin que je me souviens, un matin de pleine lune, un matin clair, sans l'ombre d'un nuage : un matin sans histoire, en somme.

Douce jeune fille des printemps premiers, quelque part, vous êtes cette douceur quand j'entends le son de votre voix qui sourit.

À l'automne des nuits profondes, aux premières heures de l'éveil,

je prends conscience du jour qui se lève en espérant que vous avez passé un charmant été amoureux.

La saison se repose maintenant. Je contemple d'un air détaché

les changements des couleurs dans les feuilles qui se désagrègent,

à l'image du corps, des cellules qui se dénaturent

pour se restructurer dans l'élan vital auquel elles obéissent.

L'hiver se prépare pour se dénuder ; je le vois en vous, jeune fille,

quand les premiers jours du printemps se retournent à votre passage.

Aux premiers jours d'automne, je me laisse emporter par la saison,

pour m'inscrire dans son rythme, en continuant ma profession de réconfortant, dans l'amour en toutes choses, au quotidien.